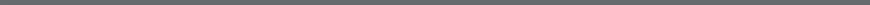




Thomas Carlyle
Passé et présent



THOMAS CARLYLE

PASSÉ ET PRÉSENT

Traduction de CAMILLE BOS
revue par THIBAUT MATRAT

Précédé de
Thomas Carlyle : Le Grand Homme
Par THIBAUT MATRAT

PARIS
LES BELLES LETTRES
2023

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

© 2023, Société d'édition Les Belles Lettres
95, bd Raspail, 75006 Paris
www.lesbelleslettres.com

ISBN : 978-2-251-45489-4

LIVRE PREMIER

PROÈME

CHAPITRE PREMIER

MIDAS

La condition de l'Angleterre — sujet de nombreux pamphlets actuellement en cours de publication, et de nombreuses pensées non publiées, s'agitant à cette heure dans toute tête pensante — est considérée à juste titre comme l'une des questions les plus sinistres, et en même temps l'une des plus étranges que le monde ait jamais vues. L'Angleterre regorge de richesses, des produits les plus divers, des matières nécessaires aux besoins humains de tous genres; cependant l'Angleterre se meurt d'inanition. Avec une abondance effrénée, le sol de l'Angleterre fleurit et prospère; il ondule de moissons dorées; il est encombré par les ateliers, les matériaux industriels, par quinze millions d'ouvriers qui passent pour les plus forts, les plus habiles, les plus astucieux qui se soient jamais vus sur notre Terre; ces hommes sont là; la besogne qu'ils ont faite, les fruits qu'ils ont recueillis sont là, en abondance, à profusion, à la portée de chacun: eh bien, voyez! un sort sinistre leur a été jeté, une voix ensorcelée s'est fait entendre: «N'y touchez pas, vous autres ouvriers, vous autres maîtres des ouvriers, vous autres maîtres en oisiveté¹; nul d'entre vous n'y peut toucher, nul d'entre vous ne sera plus heureux par là; c'est un fruit ensorcelé!» Ce sont les pauvres ouvriers que ce *fiat* frappe d'abord, sous sa forme la plus rude; mais les riches patrons sont frappés, eux aussi; et ni les riches oisifs, ni aucun homme parmi les plus riches ou les plus puissants n'échappe, mais tous sont égaux sous le coup qui les frappe, tous sont, certes, faits *pauvres*, au sens pécuniaire du mot ou en un sens bien plus terrible encore.

Parmi ces ouvriers habiles, dont le succès couronne le travail, deux millions gisent actuellement, d'après les statistiques, dans les *workhouses*, ces prisons à pauvres autorisées par la loi; ou bien reçoivent, jeté par-dessus le mur, ce que l'on appelle un «secours à domicile»² — cela tandis que les *workhouses*, ces Bastilles, sont prêtes à éclater sous la pression du nombre, et que la dure loi sur les pauvres vient se briser contre une plus dure encore³.

1. *Master-worker* désigne le patron. Ici, on a choisi de le traduire littéralement pour rendre le jeu de mots de Carlyle entre *master-workers* et *master-idlers*.

2. *Outdoor relief* désigne une aide sociale prévue par la loi de 1601.

3. Le relevé du nombre des indigents pour l'Angleterre et le pays de Galles, le 25 mars 1284, donne: dans l'intérieur des asiles 221.687, secourus à domicile 1.207.402: Total 1.429.089. (*Rapport officiel*.)

Ils sont là, depuis de longs mois déjà ; leur espoir d'être délivrés est toujours bien faible. Ils sont là, dans des « Maisons du Travail » plaisamment appelées ainsi parce qu'aucun travail n'y est faisable. Douze cent mille ouvriers dans l'Angleterre seule, autant de mains droites habiles, qui sont là paralysées, enfouies inertes dans les poitrines grosses de tristesses ; les espérances, les projets, la part qui devrait revenir à chacun dans ce monde équitable, tout est comprimé entre des murs étroits. Ils sont là, parqués, comme sous le coup d'une sorte d'horrible ensorcellement ; heureux d'être emprisonnés et ensorcelés, pour ne pas, du moins, mourir de faim. Le touriste amateur de pittoresque, par un jour d'automne ensoleillé, à travers ce prospère royaume d'Angleterre, aperçoit l'une de ces fameuses « Maisons du Travail » sur son chemin : « Passant près de la maison de Saint-Yves, dans le Huntingdonshire, par une belle journée de l'automne dernier, dira notre touriste amateur de pittoresque, j'aperçus, assis sur des bancs de bois, en face de leur Bastille, à l'intérieur de leur mur d'enceinte et de leurs grilles, une cinquantaine environ de ces hommes. Grands, robustes, la plupart étaient jeunes ou d'âge moyen ; leur physionomie était honnête, beaucoup d'entre eux avaient l'air pensif et même intelligent. Ils étaient assis là, l'un à côté de l'autre ; mais plongés dans une sorte de torpeur, dans un silence surtout, qui était extrêmement saisissant. Ce silence : c'est qu'hélas, qu'auraient-ils eu à dire ? La terre tout autour d'eux leur criant : Viens, cultive-moi, viens, moissonne-moi ; et eux, rivés là, ensorcelés ! Dans les yeux et sur le front de ces hommes, la plus navrante expression était empreinte, non pas de colère, mais de chagrin, de honte, et d'une détresse, d'une lassitude complexes et inarticulées ; ils répondirent à mon regard par un regard qui semblait dire : Ne nous regardez pas ! Nous sommes assis là, ensorcelés, sans savoir pourquoi. Le soleil brille, la terre nous appelle ; cependant les Pouvoirs suprêmes et les Impuissances de ce pays d'Angleterre nous défendent d'obéir. C'est impossible ! nous disent-ils. Il y avait quelque chose dans toute cette scène qui me faisait songer à l'Enfer de Dante ; et je passai rapidement mon chemin. »

Il y en a ainsi des centaines de mille qui se morfondent, assis dans ces *workhouses*, tandis que d'autres centaines de mille n'ont pas encore seulement pu être admis dans ces asiles ; et dans l'Écosse elle-même, dont la population est pourtant si économe, à Glasgow ou à Édimbourg, dans les ruelles sombres, échappant à tous les yeux, si ce n'est à l'œil de Dieu et parfois, par l'effet d'une bonté rare, à celui de son ministre, il se passe des scènes de misère, de souffrance et de désolation, telles qu'on est en droit d'espérer que le soleil n'en a jamais éclairé jusqu'à ce jour, dans les contrées les plus barbares où des hommes aient vécu. Des témoins compétents, comme ce bon et humain D^r Alison qui n'avance que ce qu'il sait, entre les mains charitables duquel le noble art de guérir redevient bien vraiment un art sacré, nous tiennent au courant de ces choses ; elles ne datent pas de cette année, ni de l'année dernière, elles sont sans rapport avec l'état de paralysie actuel du commerce et ne sont liées qu'à l'état de choses général. Ce ne sont pas là des accès de fièvre violents : c'est la gangrène chronique et commune à laquelle l'Écosse est ainsi en proie.

Une loi sur les pauvres, toutes les lois du monde sur les pauvres, on peut le constater, ne sont jamais qu'une mesure temporaire ; c'est un palliatif, ce n'est pas un remède : riches et pauvres, dès que les réalités de leur condition, mises à nu, se sont heurtées, ne peuvent subsister longtemps les uns à côté des autres par le seul moyen d'une loi

sur les pauvres. C'est bien vrai — et pourtant on ne peut pas laisser des êtres humains mourir de faim ! il faudra que l'Écosse, elle aussi, en attendant mieux, ait une loi sur les pauvres, si l'on ne veut pas que l'Écosse devienne la fable des autres nations. O quand on songe à ce qui se perd là ! nobles, trois fois nobles vertus nationales : stoïcismes, héroïsmes rustiques ; solides et mâles habitudes, âme de la grandeur d'une nation, que tout le métal de Potosi ne saurait réacquérir ; auprès de quoi le métal de Potosi et tout ce qui s'achète avec ça, n'est que déchet et poussière !

A quoi bon insister sur ce côté de la question ? c'est trop indiscutable, ce n'est douteux maintenant pour personne. Descendez où vous voudrez au sein de la basse classe, en ville où à la campagne, suivez telle avenue qu'il vous plaira, informez-vous dans les manufactures, informez-vous de la question agricole, informez-vous des impôts perçus par le trésor, informez-vous auprès des comités d'ouvriers mineurs ; enfin ouvrez vos propres yeux et regardez : la même conclusion sinistre s'impose : force vous est d'admettre que la corporation ouvrière de cette riche nation anglaise est tombée ou est en train de tomber dans une condition qui, à la bien considérer, n'eût littéralement jamais d'équivalent.

Aux assises de Stockport — et ce fait est lui aussi, sans rapport avec la situation économique actuelle, puisqu'il date d'une époque antérieure —, un père et une mère sont cités en justice et reconnus coupables d'avoir empoisonné trois de leurs enfants pour frustrer une « administration funéraire » d'une redevance de quelque chose comme trois livres et huit shillings pour chaque enfant mort ; ils sont arrêtés, reconnus coupables et les autorités officielles (on se le dit à mi-voix) insinuent que le cas n'est peut-être pas unique, que peut-être on ferait mieux de ne pas approfondir davantage ce sujet-là. Cela se passe dans l'automne de 1841 ; le crime lui-même date de l'année ou de la saison précédente. « Brutes sauvages, Irlandais dégradés » murmure l'oisif lecteur des journaux, sans presque s'arrêter sur cet incident. Cependant l'incident vaut qu'on s'y arrête ; la dépravation, la barbarie, le qualificatif de dégradé appliqué aux Irlandais, ne s'étant jamais admis si aisément. Songer que dans le Royaume-Uni, un père et une mère, des êtres humains qui ont la peau blanche et professent la religion chrétienne, ont fait une pareille chose ! Que ces êtres, par le fait de leur qualité d'Irlandais, par la nécessité et la sauvagerie ont été amenés à faire une semblable chose ! Il en est de pareils exemples comme du sommet de la plus haute montagne, qui se dresse, visible à l'œil ; mais plus bas, sous elle, se tient toute une région montagneuse, tout un territoire qui demeure encore invisible. Un père et une mère, des êtres humains, se sont demandé : Que faut-il que nous fassions pour ne pas mourir de faim ? Nous sommes là, enfouis profondément dans notre noir caveau ; et tout secours est bien loin. Oui, dans la tour de la Faim d'Ugolin, des choses terribles se passent ; l'enfant le plus tendrement chéri, le petit Gaddo est sacrifié, il est jeté mort sur les genoux de son père ! Ce père et cette mère qui vont comparaître aux assises de Stockport songent sans oser s'arrêter à leur pensée : notre pauvre petit Tom qui se meurt de faim, qui pleure toute la journée pour avoir à manger, qui ne connaîtra de la vie que ses rigueurs et jamais ses douceurs : s'il était délivré de la misère, tout de suite ; lui mort, pour son plus grand bien, et nous, qui sait ? peut-être préservés. On songe, on ose à peine s'arrêter à cette idée ; à la fin, elle se trouve exécutée. Et maintenant que Tom est tué, que l'argent touché est dépensé, que tout est mangé, qui sera

le prochain? Sera-ce le pauvre petit Jack, qui se meurt de faim, ou peut-être le pauvre petit Will, qui se meurt de faim également? Quel obscur cabinet de conseil est-donc là!¹

Dans les villes assiégées par la faim, dans les ruines déchues de l'ancienne Jérusalem ayant sombré, frappée par la colère de Dieu, la voix des prophètes s'était fait entendre, annonçant que «les femmes aux mains charitables feraient elles-mêmes bouillir leurs propres enfants». La sévère imagination hébraïque ne pouvait pas concevoir un plus noir abîme de misère; c'était l'extrême limite où pût atteindre l'homme dégradé, le réprouvé de Dieu. Et nous, habitants de l'Angleterre moderne, qui regorgeons de ressources de toutes sortes, qui ne sommes assiégés par rien, si ce n'est par d'invisibles ensorcellements, est-ce à cela que nous atteignons?

Comment en est-on arrivés là? D'où vient que ces choses se produisent, d'où vient qu'il est fatal qu'elles se produisent? Il ne faudrait cependant pas croire que les résidents des *workhouses* de Saint-Yves, des ruelles de Glasgow et des caveaux de Stockport soient les seuls infortunés parmi nous. Cette industrie prospère de l'Angleterre, avec la fortune pléthorique qu'elle amène, n'a jusqu'ici enrichi personne; c'est une fortune ensorcelée, qui n'appartient encore à personne. Nous le demandons: lequel de nous a-t-elle fait plus riche? Nous avons le moyen de dépenser des milliers de livres pour ce à quoi nous dépensions jadis des centaines de livres mais nous ne pouvons, avec cela, rien acheter qui vaille. Chez le pauvre et le riche, au lieu de la noble économie et de l'abondance, on trouve le luxe oisif alternant avec la disette, le manque de ressources affreux. Nous sommes pourvus, pour notre vie, d'ornements somptueux, mais nous oublions de *vivre* au milieu d'eux. C'est une fortune ensorcelée que la nôtre; nul homme parmi nous n'y peut encore toucher. S'il est une classe d'hommes ayant vraiment le sentiment d'être réellement plus heureux au moyen de cette fortune, qu'ils viennent nous donner leur nom!

Nombre d'hommes mangent d'une cuisine plus raffinée, boivent des liqueurs plus chères; l'avantage qu'ils en retirent, ils le peuvent dire et leurs médecins le peuvent aussi — mais en leur cœur, si nous laissons à leur estomac dyspeptique, quel accroissement de sainteté trouvons-nous? Ces hommes sont-ils meilleurs, plus beaux, plus forts, plus braves? Sont-ils même ce qu'ils appellent plus «heureux»? Leurs regards s'arrêtent-ils avec satisfaction sur plus de choses et de visages humains, parmi ceux qui peuplent la Terre de Dieu? Est-ce qu'à leur tour un plus grand nombre de choses et de visages humains les semblent voir avec plus de satisfaction? En aucune façon. Les visages humains s'épient les uns les autres avec morosité, déloyaux, désaccordés. Les choses, si l'on ne s'en tient pas au coton ou aux objets de fer, glissent de plus en plus hors du pouvoir de l'homme. Le patron est ensorcelé, à l'heure actuelle, tout comme son ouvrier prisonnier de la *workhouse*; sa clameur s'est élevée en vain jusqu'ici, implorant une «Liberté» bien simple: la liberté «d'acheter où il trouve à meilleur compte, de vendre où il trouve à le faire au plus haut prix». Des guinées sonnantes dans chacune de ses poches, il ne s'en est pas trouvé d'un rien plus riche;

1. Il s'agit d'un «*committee of ways and means*», chargé par le gouvernement de mener des études sur des questions sociales. Carlyle ironise ici sur cette «justice» privée qui tente de pallier l'absence totale de justice publique.

mais maintenant, les guinées elles-mêmes menaçant de s'évanouir, il trouve qu'il est vraiment pauvre. Pauvre maître des ouvriers! Et le maître en oisiveté, n'est-il pas dans une situation plus fatale encore? Qu'on se le représente, songeant au milieu de ses domaines de chasse, avec un œil atroce — et il y a de quoi! Pressurant des fermiers qui louent ses terres cinquante livres; pressurant, corrompant, cajolant; dépensant son bien là où il le souhaite. Il a la bouche pleine de lourdes futilités, d'arguments tendant à prouver l'excellence de sa loi sur le blé¹; et au fond de son cœur les plus sombres pressentiments se terrent; car il a à demi conscience que son excellente loi sur le blé est désespérément *indéfendable*, que ses arguments de poids sont de sorte à ne clore que trop littéralement *la bouche* à ses auditeurs.

Pour qui donc cette richesse de l'Angleterre est-elle vraiment une richesse? Quel est celui qu'elle avantage, qu'elle fait plus heureux, plus sage, plus beau, qu'elle améliore à un point de vue quelconque? Quel est celui qui a mis la main sur elle, qui l'a fait lui procurer et lui apporter ce qu'il voulait, en servante fidèle, non pas en servante de pacotille; quel est celui qui a pu obtenir d'elle un service quelconque? Jusqu'ici, personne encore. Nous comptons plus de riches qu'aucune nation n'en eut jamais; nous en retirons moins de bien-être qu'aucune nation n'en eut jamais. Notre industrie, aux résultats si brillants, a été jusqu'ici sans résultat — étrange succès s'il se borne là! Au milieu d'une abondance pléthorique, le peuple se meurt; entouré de murailles d'or et de greniers pleins; nul homme ne se sent en sûreté ni satisfait. Ouvriers, patrons, oisifs, pour tous l'instant est venu de s'arrêter; ils sont là, debout, immobiles, sans pouvoir aller plus loin. Paralyse fatale qui, des extrémités, des *workhouses* de Saint-Yves, des caveaux de Stockport, s'étend à l'intérieur frappant tous les membres et semblant vouloir gagner le cœur lui-même. Serait-il donc vrai que nous soyons actuellement ensorcelés, maudits par quelque dieu... ?

Midas soupirait après l'or, et il avait insulté les dieux de l'Olympe. L'or lui fut accordé, et tout ce qu'il touchait se transformait en or, et lui, avec ses longues oreilles, n'en fut guère plus avancé pour cela. Il avait injustement jugé les célestes accords, il avait insulté Apollon et les dieux: les dieux exaucèrent son souhait et lui donnèrent, en outre de l'or, une paire de longues oreilles, qui en constituaient bien le juste apanage. Quelle vérité dans ces fables antiques!

1. Les *Corn-Laws* (voir Introduction).

CHAPITRE II LE SPHINX

Comme elle est vraie, celle-là encore, la Fable antique du Sphinx qui, assis au bord du chemin, proposait son énigme aux passants et s'ils n'y pouvaient répondre, les dévorait ! Pareille à ce Sphinx, la vie se pose devant nous, devant tous les hommes et toutes les sociétés humaines. La Nature, comme le Sphinx, a de la femme la grâce, la tendresse céleste ; son visage et sa poitrine sont ceux d'une déesse, mais se terminent par des griffes et son corps est celui d'une lionne. Il y a en elle une céleste beauté, — ce qui signifie une céleste ordonnance, de soumission à la sagesse ; mais il y a aussi en elle une expression sombre, féroce, fatale, qui est toute infernale. C'est une déesse, mais qui est encore emprisonnée dans ses voiles ; elle est encore prisonnière à demi, — la forme vivante, gracieuse, ne s'étant pas encore dégagée de l'inanimé, du chaos. Quelle vérité il y a là ! Et ne nous propose-t-elle pas, elle aussi, ses énigmes ? A chaque homme, elle demande journellement d'une voix douce, mais ses paroles ont une portée terrible : « Sais-tu le sens qu'à ce jour ? Ce que tu peux faire en ce jour, ce à quoi tu pourrais sagement t'essayer ? » La Nature, l'Univers, la Destinée, l'Existence, qu'importe le nom que nous donnions à ce grand Fait innommable au milieu duquel nous vivons et luttons, est la céleste fiancée, la conquête destinée aux sages et aux braves, à ceux qui savent comprendre ses injonctions et les exécutent ; c'est l'ennemie, la destructrice de ceux qui ne le savent pas. Réponds à l'énigme qu'elle te propose, tout ira bien. N'y réponds pas, passe à côté d'elle sans la regarder, elle y répondra elle-même, elle résoudra pour toi la question avec ses dents et ses griffes ; la Nature est une lionne muette, sourde à tes prières, une féroce dévoratrice. Tu ne seras pas son fiancé victorieux ; tu seras sa victime mutilée, disséminée dans les précipices, comme il doit advenir à un esclave reconnu traître et lâche.

Il en est des nations comme des individus : savent-elles lire l'énigme de la destinée ? Cette nation anglaise arrivera-t-elle à comprendre la signification qu'a pour *elle* cet étrange et nouveau jour d'aujourd'hui ? Reste-t-il assez d'intelligence, n'importe où, et n'importe comment on parvienne à la découvrir, dans nos vingt-sept millions de têtes réunies, pour que la même signification soit saisie par tous ; reste-t-il assez de valeur dans ces vingt-sept millions de cœurs pour qu'ils osent exécuter le commandement reçu ? C'est ce qu'on verra !

Le secret de ce Midas aurifique, secret qu'avec ses longues oreilles il ne put jamais découvrir, c'était qu'il avait offensé les Puissances suprêmes; — qu'il avait faussé compagnie aux Faits internes, éternels de l'Univers, pour en suivre les Apparences externes et passagères: c'est ainsi qu'il en était arrivé là. A vrai dire, c'est le secret de tous les hommes malheureux, de toutes les nations malheureuses. S'ils avaient compris la vraie vérité de la Nature, la vraie vérité de la Nature les aurait affranchis. Ils ont été ensorcelés; ils chancellent, sous le charme, trébuchant sur le bord d'un péril immense, parce qu'ils n'ont point eu assez de sagesse. Ils ont oublié la vraie Vérité, la Vérité de l'intériorité, et se sont contentés du Simulacre externe et charlatanesque. Ils ont répondu *de travers* à la question du Sphinx. Les sots ne peuvent y bien répondre! Les sots prennent l'Apparence passagère pour le Fait éternel et s'égarent de plus en plus.

Les sots s'imaginent, parce que le châtement d'une mauvaise action se fait attendre, qu'il n'y a pas de justice, si ce n'est accidentellement, ici-bas. Le châtement d'une mauvaise action se fait souvent attendre, soit un jour ou deux, soit un siècle ou deux, mais c'est une chose aussi certaine que la vie, aussi certaine que la mort! Au centre du tourbillon universel, aujourd'hui, tout comme aux âges les plus reculés, un Dieu réside et prononce. L'immense Âme du monde est *juste*. O lecteur, mon frère, se peut-il qu'actuellement, à cet âge tardif et après une si longue expérience, après que le Christianisme ne cesse depuis dix-huit siècles de prêcher une même chose, il soit encore besoin de te rappeler cette vérité? Quand toutes espèces de peuples, Mahométans, Romains idolâtres des siècles primitifs, Juifs, Scythes, Grecs païens et en somme plus ou moins tous les hommes que Dieu a créés, sont à un moment parvenus à s'en pénétrer! Que dis-je? cette vérité, toi-même jusqu'au jour où notre « ruban rouge »¹ a étouffé en toi la vie intérieure, tu en avais quelque notion! Eh bien, la voici: c'est qu'il y a de la justice ici-bas; et même, en dernière analyse, qu'il n'y a rien d'autre que de la justice! Oublie cela, tu as tout oublié. Le succès plus jamais ne te sourira. Comment en serait-il autrement? Tu as tout l'Univers contre toi. Plus de succès; rien que le simulacre du succès, pendant un jour, pendant des jours; toujours grandissant et s'élevant — vers sa Roche Tarpéienne. Hélas, assis là dans ta voiture de Longacre² aux ressorts bien doux, tandis que ton regard extérieur s'arrête sur un cuir bien verni, pendant que ton regard intérieur va, d'une philosophie de ruban rouge, à des à-propos, à des maximes de clubs, à des questions qui ont emporté la majorité au Parlement — comme tu roules brillamment emporté! mais sais-tu bien où? C'est vers le *bout du chemin*. Antiques us et coutumes, méthodes établies, habitudes *jadis* justes et sages, d'une part; de l'autre, la plus noble tendance humaine, la persévérance, jointe à la plus vile, l'inertie; tout ce qu'il peut y avoir de nobles et de viles tendances conservatrices chez les hommes et les nations (d'autant plus fortes, toujours, qu'hommes et nations sont forts): tout cela te constitue un chemin pavé bien uniment à travers l'abîme, jusqu'à ce que tout cela arrive *au bout*. Jusqu'à ce que les cruelles nécessités humaines ne puissent plus s'accommoder de toi. Jusqu'à ce que la Nature ait épuisé

1. *Redtape*, terme que crée Carlyle pour qualifier la bureaucratie, l'abus de formalités bureaucratiques. C'est le « ruban rouge » dont sont traditionnellement accompagnés les papiers administratifs.

2. Longacre, quartier des ateliers de carrosserie à Londres.

sur toi sa patience ; et arrivé là, il n'y a pas de route, pas de chemin qui aille plus loin : l'abîme s'ouvre, béant !

Le Parlement et les tribunaux de Westminster sont certes vénérables, profondément vénérables ; jaunis par mille vénérables années ! Pendant mille ans et plus, la Sagesse et la loyale Valeur, luttant au milieu de la Folie et de la Bassesse avides, obligées dans cette lutte à mainte extrémité regrettable, ont travaillé à élever ces monuments ; et ils sont là, sous nos yeux. Pendant mille ans, cette nation anglaise les a trouvés utiles ou du moins supportables : ils ont répondu à ses besoins ; ils lui *ont été* un chemin à travers l'abîme du Temps. Ces monuments sont vénérables, ils sont grands et forts ; cependant il est bon de se souvenir toujours qu'ils ne sont ni ce qu'il y a de plus vénérable, ni ce qu'il y a de plus grand, ni ce qu'il y a de plus fort ! Les actes du Parlement sont vénérables ; mais s'ils ne correspondent pas à ce qui est écrit sur les « Tablettes de Diamant », que sont-ils ? A proprement parler, ce qui fait leur unique principe de vénérabilité, de force ou de grandeur, c'est qu'ils y correspondent en tous temps, d'aussi près que le permet la possibilité humaine. Mais ils entretiennent à toute heure la destruction dans leur sein tant qu'ils continuent d'exister sans qu'il en soit ainsi.

Hélas ! combien de causes qui peuvent fort bien plaider elles-mêmes en leur faveur aux tribunaux de Westminster et qui, cependant, au tribunal général de l'Univers et de la libre Âme Humaine, n'auront pas un mot à dire ! Les gentlemen respectables peuvent trouver cela digne d'être pris en considération, en un temps comme le nôtre. Et, à la vérité, quand se sera doucement éteint le fracas que font la triomphante logique légaliste, le remuement des perruques de crin¹ et des robes de sergents bien-doctes, nous ferons bien de nous demander aussi à nous-mêmes : « Que pense du verdict ce Haut, ce plus Haut de tous les tribunaux ? » Car c'est le Tribunal des tribunaux, celui-là, où l'âme universelle du Fait et de la Vérité-pure siège comme présidente ; — et c'est là qu'avec une hâte de plus en plus grande, avec une accélération de hâte vraiment terrible, toutes causes se pressent de nos jours, venant chercher leur révision, leur confirmation, leur modification, leur annulation et leurs intérêts. Connais-tu ce Tribunal ? Y as-tu eu quelque pratique de la loi ? Voyons, n'y es-tu jamais entré ? N'y as-tu jamais produit de demande en réparation, t'y présentant pour en appeler, pour désavouer, ou opposer une exception péremptoire, — ta demande rédigée avec le sang de ton cœur, soit pour ton propre compte, soit pour celui d'un autre ? et n'as-tu pas, en silence, attendu l'issue ? Tu ne connais pas ce tribunal-là ? Tu en as seulement entendu parler, par une tradition effacée, comme d'une chose qui était ou avait été ? Allons, tu ne nous seras pas, je le vois, d'une bien grande ressource !

Car c'est une bonne chose que ces robes de sergents bien-doctes : les actes sur parchemins, les formes dues, la pauvre justice terrestre (avec ou sans perruque), quel homme ayant son bon sens ne s'incline pas devant tout cela ? Et cependant, voyez un peu, il n'est pas bien sensé mais bel et bien insensé, l'homme qui tient cela seul pour vénérable. Des océans de crin, des continents de parchemin, l'éloquence même des doctes sergents, dût-elle ne point tarir jusqu'à ce que leur docte langue se fût usée et amincie dans leur infatigable et docte bouche, ne sauraient faire que l'injuste soit juste. La grande question demeure toujours : le jugement a-t-il été juste ? S'il a été

1. C'est ainsi que Carlyle désigne partout les juges.

injuste, il ne trouvera pas, ne pourra pas trouver asile ou continuer de subsister dans cet Univers qui a pour créateur tout autre qu'un injuste. Renforcez votre jugement par telle loi extraordinaire, trois lectures successives, des sanctions royales; faites-le publier aux quatre points cardinaux par toutes espèces de trompettes et de poursuivants galonnés, mettez à leur arrière-garde plus de gibets et de bourreaux qu'on n'en a jamais vu — il ne subsistera pas, il ne peut pas subsister. De toutes les âmes humaines, de toutes les limites de la Nature, du Trône de Dieu dans les Cieux, des voix s'élèvent et l'ordonnent: « Qu'il disparaisse, qu'il disparaisse! » Votre jugement n'y prend-il pas garde, demeure-t-il fort de ses trois lectures, de ses gibets, de ses parcs d'artillerie? Ce n'en sera qu'un pire malheur pour lui, un plus terrible malheur. Il continuera de demeurer un jour, un an, un siècle, sans cesser d'occasionner des maux; mais il a un Ennemi qui est Tout-puissant: la dissolution, l'explosion; les Lois éternelles de la Nature s'avancent incessamment vers lui; et plus profondes seront ses racines, plus obstiné son acharnement, plus profonds et plus terribles seront aussi sa ruine et son renversement.

Œuvre de Dieu, ce monde avec le tourbillon furieux de ses remous, l'écume de ses flots déchaînés; ce monde, où hommes et nations périssent comme s'il n'existait pas de loi, où le châtement de l'action injuste semble impitoyablement différé — crois-tu pour cela qu'il ne renferme pas de justice? C'est ce que pense le sot, au fond de son cœur. C'est ce que les sages, prouvant par là leur sagesse, de tout temps se sont refusés à croire, ce qu'ils savaient ne devoir être jamais. Je te le répète, il n'y a rien autre chose que de la justice. Une seule chose m'apparaît solide, ici-bas: la chose juste, la chose vraie. Mon ami, quand tu traînerais derrière toi toute l'artillerie de Woolwich pour soutenir une chose injuste; qu'en avant de toi, d'innombrables feux de joie brilleraient en ton honneur pour répandre à travers les siècles le bruit de ta victoire, — je te conseillerais de faire halte, d'abaisser ton bâton de commandement et de crier: « Au nom du Ciel, non! » Ton « succès »? Pauvre ami, à quoi se réduira-t-il? si la chose est injuste, tu n'as nullement réussi; non, nullement: les feux de joie ont beau briller du nord au sud, les cloches retentir, les rédacteurs faire des articles de tête, la chose juste a eu beau être piétinée, jetée à l'écart, sembler aux yeux des mortels chose abolie et annihilée... Ton succès? Dans quelques années tu seras mort, ton nom enseveli dans l'ombre, cadavre glacé, aveugle, sourd; et alors, éclat des feux de joie, carillon des cloches, articles de tête, à jamais dans l'éternité rien de tout cela ne parviendra à tes yeux ou à tes oreilles. Quel succès que le tien!

Il est vrai, tout dans ce monde n'est qu'approximatif; dès que l'approximatif n'est pas insupportable il faut que nous nous montrions patients. Il est une forme noble du Conservatisme, aussi bien qu'il en est une ignoble. Plût au Ciel, pour le bien du Conservatisme lui-même, que la noble seule subsistât et que l'ignoble, par quelque main sévère, fût impitoyablement éloignée, qu'il lui fût à jamais interdit de réapparaître! Car seul, ce qui est légitime et noble demeure victorieux en cette lutte; le reste n'est qu'entrave, ajournement dangereux, péril couru par la victoire. C'est vers un centre éternel, siège de la légitimité, de la noblesse seules, que tend toute cette confusion. Nous savons à l'avance vers quoi tout cela tend, — à qui reviendra la victoire, à qui elle sera refusée! Le Plus-Lourd atteindra le centre. Le Plus-Lourd, traversant dans sa chute les milieux et les tourbillons les plus changeants, subit des déviations,

rencontre des obstacles, il a même parfois des ressauts, des rebondissements; là-dessus, quelque imbécile de s'écrier jubilant: «Voyez, voilà votre Plus-Long qui monte!» mais à tout instant il tend vers le centre, exactement comme il convient qu'il y tende; il descend, descend; et, grâce à des lois plus vieilles que le monde, vieilles comme le premier Plan du Créateur pour le monde, il arrivera forcément au centre.

Attendez l'issue. Dans toutes les batailles, si vous en attendez l'issue, chaque combattant se trouvera avoir remporté un avantage proportionné à son droit. Son droit et sa force, tout compte fait, n'ont été qu'une seule et même chose. Chacun a combattu avec la totalité de sa force et c'est, dans la même proportion, par rapport à la totalité de son droit, qu'il a remporté l'avantage. Sa mort même ne constitue pas pour son adversaire une victoire sur lui. Il est mort, c'est vrai; mais son œuvre vit et vit bien réellement. Qu'un héros comme Wallace soit écartelé sur l'échafaud, et rien ne saurait plus empêcher que l'Écosse, sa patrie, ne devienne un jour province de l'Angleterre¹ — mais il a du moins empêché qu'elle n'en devienne une province dans des conditions tyranniques ou injustes; c'est lui dont la voix, pareille à celle de quelque dieu, du haut de l'antique Valhalla et du Temple des Braves, vient encore commander qu'il règne entre les deux pays une juste et réelle union, comme celle de frère à frère, non une union fautive et toute feinte comme celle d'un esclave à un maître. Si, pour l'Écosse, sa réunion à l'Angleterre constitue réellement l'un de ses plus grands biens, c'est encore Wallace qu'il faut remercier de ce que ce ne soit pas là le pire malheur pour sa patrie. L'Écosse n'en est pas où en est l'Irlande: certes, et cela parce que des braves s'y sont levés qui ont dit: «Regardez-nous, nous ne saurions être foulés aux pieds comme des esclaves; vous ne le ferez pas, — vous ne pourrez pas le faire!» Continuez de lutter, braves cœurs, cœurs authentiques, ne vous laissez pas troubler dans la mauvaise fortune ni dans la bonne. A la cause pour laquelle vous lutez, dans la mesure où elle sera vraie, pas au-delà, mais exactement dans cette mesure, la victoire est assurée. Ce qui s'y pourra joindre de faux tombera seul sous la conquête, aboli, ainsi que cela doit être; mais ce qu'elle renferme de vrai fait partie des propres Lois de la Nature, coopère avec les éternelles Tendances de l'Univers, et ne saurait être conquis.

La *poussière* des controverses, qu'est-ce, sinon la *fausseté* qui s'élève du conflit des diverses forces vraies et produit ce bruyant tourbillon de poussière, — afin que seules les vérités puissent demeurer et s'embrasser fraternellement en une seule et même vérité, force-résultante! Il en va de même à tous les âges. Si de sauvages Heptarchies se combattent, leur lutte est le moyen qui vient faire connaître et vérifier celle qui a le droit de dominer, et annoncer que sur les ruines de ces escarmouches dévastatrices enflammant tout le royaume des Saxons, une Angleterre apaisée et unie pourra advenir. Parcourez des yeux l'univers; pour peu que ce ne soit pas avec des yeux de hibou, vous ne verrez pas une seule chose y trouver l'entretien et la vie qui n'ait droit à l'entretien et à la vie. Quant au reste, regardez-y avec des yeux qui ne soient pas des yeux de hibou, ce sont choses qui ne vivent pas; elles se meurent, ne valent pas mieux que des choses mortes! La justice a été instituée dès la fondation de ce monde; elle durera autant que ce monde et plus longtemps encore.

1. Carlyle, il est bon de le rappeler, était Écossais.

De tout cela je conclus que le domaine interne du Fait, aussi bien dans l'Angleterre actuelle que partout ailleurs, diffère infiniment du domaine externe et des domaines de l'Apparence; que le Passager là comme ailleurs, est trop enclin à voiler l'Éternel; que celui qui habite les régions des passagères Apparences et ne pénètre pas dans l'éternelle Substance, ne répondra *pas* à l'énigme du Sphinx posée à ce jour, ni à celles posées à tous les autres jours. Car la substance seule est substantielle, telle *est* la loi du Fait; si vous ne découvrez pas cela, le Fait, qui le sait déjà, se chargera de vous l'apprendre petit à petit!

Qu'est-ce que la justice? Voilà, en somme, la question que nous pose le Sphinx. La loi du Fait, c'est que la justice doit et veut être exécutée. Le plus tôt sera le mieux; car le Temps se fait exigeant, terriblement pressé! « Qu'est-ce que la justice? » demandent beaucoup d'hommes à qui seul le Fait cruel sera en mesure de répondre. Ils sont comme ce plaisantin de Pilate qui demandait « Qu'est-ce que la Vérité? » Mais ce plaisantin de Pilate n'avait pas la moindre chance d'arriver à savoir ce que c'est que la Vérité. Il n'aurait pas pu la discerner, quand bien même un dieu la lui eût montrée. Éblouissante d'obscurité, une nuit plus épaisse que celle de la cataracte dérobait la Vérité à ses yeux rieurs, dont la *rétiline* s'était paralysée, était morte. Pilate regardait la Vérité et il ne la discernait pas là où elle était. « Qu'est-ce que la justice? » La justice incarnée, habillée, qui siège au tribunal de Westminster avec ses pénalités, ses parchemins et ses huissiers est, certes, aisément visible. Mais la justice *non*-incarnée, dont celle-là est l'emblème (ou sinon ce serait une chose effrayante, indescriptible) cette justice-ci n'est pas si aisément visible! Car la justice *non*-incarnée vient du Ciel; c'est un Esprit, une Divinité du Ciel, *invisible* pour tous excepté pour ceux qui sont nobles et purs de cœur. Les impurs, les vils regardent de tous leurs yeux et pour eux elle n'est pas là. Ils vous le prouveront par la logique, par d'interminables débats d'Hansard¹, par les flots d'une éloquence toute parlementaire. Ce n'est pas consolant à constater! Car, à la vérité, dans une nation, les hommes *capables* de voir l'invisible justice céleste et de savoir qu'elle règne en même temps avec la même omnipotence, sont les seuls qui s'interposent entre une nation et sa perte. Les seuls — pas un de plus. Sol encombré de l'Angleterre, combien en comptes-tu à cette heure? La Puissance suprême en envoie encore et encore, de ces hommes qui eux, au moins, sont nés avec des cœurs de chair et non de pierre — et c'est la sévère Misère, déjà assez sévère autrefois, qui se chargera de les instruire!

1. Hansard était l'éditeur des comptes-rendus de la Chambre des communes.